

LE JOUR, 1947
6 Septembre 1947

DE MONTAIGNE A DESCARTES

Montaigne a sur le vocabulaire et la langue des remarques très pertinentes : « Notre parler a ses faiblesses et ses défauts, comme tout le reste : la plupart des occasions des troubles du monde sont grammairiennes... ».

L'essentiel, en effet, c'est le sens qu'il faut donner aux vocables dont on se sert. Mais à mesure que la linguistique progresse et que la pensée des hommes s'assoupit, au lieu que la clarté règne dans les discours, c'est l'équivoque qui gagne tout. Et cela est souvent prémédité ; car, notre temps est celui de la dissimulation et de l'illusion.

La politique et la diplomatie, internationales et nationales, ont mis en circulation quantité de formules et de mots qu'on interprète comme on veut. Ces merveilles auxquelles les naïfs donnent un pouvoir magique ressemblent aux oracles de la sibylle. Ils signifient blanc et noir à la fois, le meilleur et le pire ensemble.

Il a fallu des années pour s'apercevoir qu'une certaine définition de la démocratie par exemple, définitive quand on était en guerre, est tout à fait usée et éculée ; on explique à présent la démocratie par le contraire de ce qu'on assurait qu'elle était.

A notre échelle à nous, à l'échelle libanaise, quand on parle de réformes au Liban, on ne sait plus ce qu'on dit. S'agit-il des idées, des mœurs, de la vie publique, de la vie privée, de l'administration, des lois ? La confusion est partout. Ceux qui font les doléances paraissent autant dans la nuit que ceux qui les reçoivent. Le résultat ce sont des mots ; une fringale de mots, un déluge de mots.

Raisonnablement, après Montaigne, nous nous souviendrons de Descartes. L'homme du « Discours de la méthode » est parfois décrié. Pour avoir conseillé qu'on balaie tous les préjugés, toutes les sottises, et qu'on recommence, il n'en reste pas moins un des derniers piliers de la vérité.